

cherche à cacher avec une pudeur remplie de grace le désordre de sa guirlande et de sa ceinture qui a mal défendu ses appas les plus secrets . . . Bien-aimé de mon cœur, lui dit Raddha, place sur ma paupière qui voile des rayons plus doux que les traits lancés par l'amour, cette poudre odorante qui ferait envie à l'abeille : suspends à mes oreilles ces diamants, chaîne de l'amour, qui répand au loin une clarté si vive; que tes yeux, guidés par leur éclat, puissent comme deux antilopes fugitives, parcourir mes charmes et poursuivre leur douce proie O toi dont le cœur est si tendre, remets dans leur ordre mes vêtements, rends aux bijoux qui me parent leur place accoutumée, et que mes clochettes d'or retentissent de nouveau autour de ma ceinture harmonieuse : et après ce tableau fort adouci des indécences de l'auteur indien, notre écrivain conclut de nouveau que ce poème a pour sujet l'attraction de l'âme vers son sauveur. Ce poème de Jayadeva est encore après deux mille ans l'objet d'une fête religieuse. Pendant la nuit une pantomime exacte représente les scènes du chant du pasteur, et les spectateurs récitent les odes de Jayadéva. (V. PATERSON sur la danse du Rasijatra, As. Res. XVII, 318-619.)

CHAPITRE V.

De la sainteté de la douleur.

EN commençant le chapitre relatif au principe dominant des religions sacerdotales, nous avons dit que l'homme, lorsqu'il partait de ce principe, ne pouvait s'arrêter. Il n'est satisfait d'aucun des sacrifices nombreux et variés qu'il se prescrit; son cœur ne lui paraît pas suffisamment déchiré par la perte de ce qu'il a de plus cher. Ses sens ne lui semblent éprouvés que d'une manière incomplète par la privation des plaisirs les plus vifs. Il ne croit pas avoir fait assez, en abjurant, dans les temples des dieux, la pureté même, devant laquelle il a imposé silence aux plus impérieux de ses penchants. Il lui faut des douleurs positives, visibles, qui ne puissent être méconnues, qui ne laissent aucun doute sur ses intentions. La tendance aux macérations est donc dans le

cœur de l'homme (1). On pourrait même dire qu'elle prend sa source dans une idée vraie. C'est par la douleur que l'homme s'améliore. C'est comme principe d'activité, ou moyen de perfectionnement que la Providence nous la prodigue, avec une abondance dont tout autre système ferait une gratuite et inexcusable cruauté. La douleur réveille en nous, tantôt ce qu'il y a de noble dans notre nature, le courage; tantôt ce qu'il y a de tendre, la sympathie et la pitié. Elle nous apprend à lutter pour nous, à sentir pour les autres. Averti par l'instinct qui lui révèle tant de vérités que ne devinerait pas la logique, le sentiment religieux cherche quelquefois la douleur pour y retremper sa pureté ou sa force. Mais le sacerdoce s'empare de ce mouvement, et lui imprime une direction fautive et déplorable.

Dans tous les cultes sacerdotaux, les ministres et ceux des sectateurs de ces cultes qui veulent s'élever au plus haut degré de perfection se condamnent à des jeûnes, à des macérations et à des supplices qui nous inspirent

(1) Voyez tom. I.

une surprise voisine du doute. Les uns se déchirent les bras à coups de couteaux, d'autres se frappent de verges (1), ou placent sur leur poitrine une mèche brûlante. D'autres se mutilent, croyant charmer les dieux, en cessant d'être hommes; tantôt ils traversent pieds nus des charbons ardents (2); tantôt ils se suspendent à des crochets de fer; tantôt ils traînent des poids énormes, qu'ils font river autour de leur col, pour se soustraire à la tentation de les détacher.

D'autres fois, levant en l'air leurs bras qu'ils ne baissent plus vers la terre, ils attendent qu'une main dévote porte les aliments à leur bouche, ou reçoivent immobiles sur leurs têtes nues les eaux du ciel et les frimas de l'hiver (3).

(1) LUCRET. de Nat. rer. II.

(2) A Castabala, en Cappadoce (STRAB. XII), chez les Samnites et les Sabins (SPANGENBERG, de vet. lat. relig., p. 48).

(3) On peut consulter sur ces faits les philosophes de l'antiquité, les Pères de l'Église, les historiens et les voyageurs modernes. Voyez sur les jeûnes religieux chez les anciens, Morin (Ac. Inscr. IV, 29); sur les tortures volontaires chez les Mexicains, Robertson (Hist. of Amer.);

Par une suite du même principe, on admirait encore, il n'y a pas cent ans, saint Siméon

sur leurs macérations, leurs mutilations, leurs abstinences pendant cent soixante-deux jours, Mayer (Myth. Lex. art. *Cammaxtle*); Clavigero (Hist. of Mexic. I, 363); Meiners (Crit. gesch. II, 164). Durant des mois entiers, ils se tiraient du sang de différentes parties du corps. Les Égyptiens se frappaient eux-mêmes dans leurs fêtes mystérieuses (HÉROD. II, 61; MULL. de Myster. 192). Ils se flagellaient publiquement à la fête d'Isis. (MEIN. Crit. Gesch. II, 165). *Ægyptii sacerdotes, Saturno dicati, dit saint Épiphane, ferreis collaribus se ipsos alligabant, circulosque sibi naribus affligebant. Ab isto genere sacrorum non minoris insanie judicanda sunt publica illa sacra, quorum alia sunt matris Deum, in quibus homines suis ipsi virilibus litant..... Alia virtutis quam eandem Bellonam vocant: in quibus ipsi sacerdotes non alieno sed suo cruore sacrificant. Sectis namque humeris et utraque manu dextris gladios exerentes currunt, efferuntur, insanunt.* Ces pratiques égyptiennes étaient pareilles en tout à celles des Joguis et des Saniassys de l'Inde (CHEREMON. adv. Jovinian. La mutilation des prêtres de Syrie est assez célèbre (LUCIAN. de Dea Syr.; MULLER, de Myst. p. 59; WAGNER, 210, 211, 216). Les Perses qui se faisaient initier aux mystères de Mithras étaient soumis à des tourments quelquefois mortels (SUIDAS, Greg. Nazianz. ch. 4; HYDE, de Rel. Pers. 109). Les prêtres de Baal, dans leurs sacrifices, se découpaient la chair en dansant autour de l'autel, qu'ils arrosaient de leur sang (Rois, I, c. 19, v. 28). Voyez

Stylite, au haut de sa colonne, saint François d'Assise, pressant dans ses bras des statues de

nommément le sacrifice qu'ils offrent en opposition à Élie (Rois, II, ch. 18, v. 21). Les Thérapeutes des Hébreux regardaient toute jouissance physique, et même toute condescendance envers les besoins du corps, comme une œuvre de ténèbres (PHILON Juif.) Les vierges du Pérou se déchiraient le sein et les joues. Les prêtres du même pays se crevaient les yeux (ACOSTA, V, p. 14, 15, 17; ZARATE, Hist. de la conquête du Pérou, I, 153). La religion populaire des Indes recommande les souffrances volontaires, soit en expiation des fautes qu'on a commises, soit comme un moyen d'obtenir les faveurs qu'on désire. Les pénitences qui donnent à l'homme les droits les plus assurés à la miséricorde ou à l'assistance divine sont de s'exposer au soleil dans le temps le plus chaud, au milieu de quatre brasiers ardents, et de se plonger dans l'eau glacée pendant le plus grand froid. « Le sang qu'un fidèle tire de son corps pour faire une offrande, dit le Calica-Pouran, plaît à la divinité, en proportion de la grandeur de l'instrument qu'il emploie. Celui qui offre son sang et sa chair avec zèle et ferveur, voit ses prières exaucées dans le cours de six mois; et celui qui se laisse brûler patiemment par une mèche allumée est bientôt comblé de richesse et de bonheur » (As. Res. V, 371, 391). V. aussi lois de Menou, ch. 5 (MILLS, Hist. of Ind. I, 351-352). M. Duncan (As. Res. V, 37-52) rend compte des macérations de deux fakirs qu'il avait rencontrés: l'un, après avoir parcouru toute l'Inde et toute la Perse,

neige, et tant d'autres dont le seul mérite était d'avoir cherché la douleur (1) : et les lettres

était arrivé jusqu'à Moscou, tenant toujours ses bras croisés sur sa tête; le second s'était d'abord renfermé dans une cellule où il avait fait vœu de supporter douze ans les piqûres des insectes qui le dévoraient. En ayant été retiré au bout d'une année, il s'était fait construire un lit hérissé de pointes de fer, sur lequel il avait passé trente-cinq ans à lire et à méditer les livres sacrés, en s'exposant de plus, pendant quatre mois d'hiver, à la pluie et à toutes les intempéries des saisons. Les Bouddhistes et les sectateurs de Fo, à la Chine, ne sont pas moins barbares envers eux-mêmes. Ces pénitences indiennes remontent à l'antiquité la plus reculée. L'Oupnekat parle (I, 274) d'un brame, Raja-Brahdratch, qui alla dans le désert, et s'y tint jusqu'à sa mort sur un pied, fixant ses regards sur le soleil, ce qui est, mot pour mot, ce que Pline rapporte des anciens Brachmanes (Hist. nat. VII). Suivant Cicéron, ils se roulaient tout nus dans les neiges du Caucase. Voyez pour les crochets de fer auxquels ils se suspendaient, Roger (Pag. Ind.); Ovington (Voy. II, 74); Lacroze (Christ. des Ind.); Sonnerat (au chapitre des Pénitents Indiens).

(1) Saint Godin, qui mourut en Angleterre l'an 1170, usa trois chemises de fer qu'il portait à nu. Il mettait de la cendre dans son pain, du sel dans ses plaies, et brisait la glace pour passer des nuits entières dans les rivières. (PENNANT, Tour in Scotland, p. 30; SAINT-FOIX, Essai sur Paris, V, 88.) Sainte Catherine de Cordoue passait

de nos missionnaires de la Chine et du Japon manifestent la même avidité de souffrance (1).

De cette sainteté attachée à la douleur résulte assez naturellement l'idée d'une efficacité

comme les animaux, et les jours de jeûne moins qu'à l'ordinaire. Pascal, au rapport de sa sœur, portait une ceinture de fer, garnie de pointes, et lorsqu'il prenait quelque plaisir au lieu où il était, à la conversation ou à toute autre chose, il tâchait de l'expier, en redoublant la violence des piqûres. Et qu'on ne s'y trompe pas, la fidélité au principe de la sainteté de la douleur caractérise le sacerdoce à toutes les époques; aujourd'hui encore, ouvrez la Bibliothèque chrétienne de l'abbé Boudon, imprimée il y a trois ans à Paris. La sœur Angélique de la Providence y est proposée pour modèle aux jeunes filles. « Or cette sœur Angélique avait une inclination extraordinaire pour la propreté... aussi dut-elle surmonter cette inclination, et que faisait-elle? Elle répandait des balayures et des immondices dans la maison paternelle... » Le dégoût nous empêche de continuer, et tous ces triomphes révoltants de la sœur Angélique sur son penchant à la propreté, étaient pour elle la route infallible du salut, et font l'admiration de son dévot biographe.

(1) V. les lettres du P. Brito, dans le recueil des Lettres édifiantes. Saint Ignace, dans une épître aux fidèles (Epist. ad. Rom. ap. Patr. apostol. II, p. 27), les supplie de ne pas le priver, par leurs intercassions, de la couronne du martyre. Saint Basile décrit les devoirs du moine, dans un style qui rappelle toutes les austérités du Sanyassi indien (STAVROU, Hist. de la Mor., p. 225).

mystérieuse dans les tourments que l'homme s'inflige. De-là le pouvoir prodigieux des austérités chez les Indiens. De-là ces épithètes sur lesquelles nous avons déjà fixé l'attention de nos lecteurs, et qui reviennent sans cesse dans les prières et les poèmes sacrés de l'Inde : « puissants par la souffrance, riches d'austérités » ; et ces austérités, en effet, sont une richesse, car c'est l'arsenal où le mortel puise des armes pour lutter contre les dieux immortels. C'est par ses austérités que Dascharatta contraint le ciel à lui accorder des enfants (1). Ravana, héros, génie ou incarnation rebelle, forcé par ses austérités Brama de le rendre invulnérable (2). Les macérations de Goutama le mettent de pair avec les dieux, auxquels il dispute la victoire (3). Vascitas, le pénitent célèbre du Ramayan, place les austérités parmi les moyens de combattre et d'anéantir ses ennemis (4). Mais le moindre re-

(1) Ramay., p. 105-110.

(2) Ramay., 199.

(3) Ramay., 435.

(4) Ramay., 240-258. Vicramaditya, après de longues pénitences infructueuses, était prêt à se couper la

lâchement, la moindre faiblesse envers le plaisir, enlève aux mortifications leur mérite. Wischwamitra, séduit par une femme que les dieux ont envoyée, perd le fruit de mille ans d'austérités (1). Il les recommence, et les dieux subjugués s'écrient : Tes austérités ont été sans bornes ; ton énergie sera incommensurable (2).

Quelquefois les rites licencieux se combinent avec les macérations et les pénitences : les mêmes jeunes Indiennes qui dansent à demi nues devant les pagodes, s'infligent des souffrances cruelles et raffinées (3). Les pré-

tête, lorsque Cali lui apparut. Forcés de te céder, lui dit-elle, les dieux t'accordent un grand pouvoir et une longue vie. Tu auras mille ans de prospérités, puis tu périras de la main d'un enfant, né d'une vierge. (As. Res., IX, 119, tiré du Vicrama Chéritra.) On voit, dans la collection de fables intitulée *Sucasaptati*, ou *récits du perroquet*, un pénitent se coupant toujours la tête, et la jetant aux pieds de Cali, qui chaque fois lui accorde sa prière. (Ib. 122.)

(1) Ramay., 265.

(2) Ramay., 546-547.

(3) LAFLOTTE, Essais historiques sur l'Inde, p. 216. Les Hédeschins, les efféminés dont la Bible parle

tres de Cybèle, qui se mutilaient, se livraient avec les femmes à des impuretés que leur impuissance rendait plus horribles (1), et ce double triomphe sur la souffrance d'une part, et la honte de l'autre, leur attirait les respects de la foule.

Ce raffinement dans les tortures va souvent jusqu'au suicide. Il était commun aux Brach-

(Rois II, 23, 7), étaient des eunuques, qui s'étaient mutilés par dévotion. (SELD. de Diis syr., p. 237.)

(1) V. Sur les rites à la fois indécents et sanguinaires des prêtres de Bellone et de Cybèle, LACT. (Inst. div., I, 21), BAYLE (art. Comana), STRAB. (liv. X.), CREUTZ. (II, 34). Les Derviches, les Santons et les Kalenders turcs se soumettent d'une part à l'opération très-douloureuse de l'infibulation, et de l'autre recherchent des voluptés que nous ne voulons pas indiquer ici. (LOCKE, Entend. humain, I; voyage de BAUMGART., II, 1; PAW, Rech. sur les Américains, II, 121.) On voit, dans une principauté d'Allemagne, voisine du Rhin, un château qu'habitait il y a un siècle une princesse de la maison qui y règne encore. Dans ce château est une chambre consacrée aux macérations. On y montre le lit de fer hérissé de pointes sur lequel couchait la royale pénitente, la discipline qui mettait en sang ses membres délicats, et plusieurs instruments de torture. La princesse passait tous les ans quarante jours à se macérer, et quand elle avait ainsi expié ses fautes, elle se préparait de nouveaux sujets d'expiation pour l'année suivante.

manes de se précipiter dans les flammes (1). Soudraka, prince et poète, auteur du drame de Mrichakati, se brûla sur un bûcher à l'âge de cent ans, comme l'atteste le prologue de sa pièce; et les Brames modernes, tout en profitant de l'abolition de cette coutume, disent qu'elle n'est tombée en désuétude que dans le Cali-youg, l'âge de corruption et d'impiété. Les dévots d'Attrakhan en agissaient de même. Les adorateurs d'Amida se font écraser sous les roues de son char; et de nos jours, deux matelots anglais furent témoins du délire religieux de trente-neuf Indiens qui se jetèrent ensemble dans le Gange (2).

L'idée que nous avons déjà vue l'une des causes des sacrifices humains, la supposition d'une chute primitive, a sans doute contribué puissamment à ce mérite attaché à la douleur (3). Toutes les affections (4), tous les liens terres-

(1) PHILARET., Oneisir. ap. Lucian.

(2) En novembre 1801.; As. Res. V, 26-29.

(3) Cette idée paraît avoir été la base des croyances mexicaines. La nature de l'homme dégradée avant sa naissance, ne pouvait remonter à Vitzliputzli et s'identifier à ce dieu que par des tortures excessives.

(4) On lit dans la vie de mad. Gnyon, écrite par elle-